

A propos d'un critique qualifié de "myope"

J'E n'ai pas l'intention de faire de réclame à ma traduction intitulée, *Etudes sur les Etats-Unis*, par Matthew Arnold, mais puisque l'un des collaborateurs du JOURNAL DE FRANÇOISE, homme absolument aimable, du reste, dans un article beaucoup trop élogieux pour l'humble traducteur, a appelé le célèbre écrivain anglais, "un critique myope," je veux indiquer ici, ce qui m'a plu et ce qui me plaît dans l'ouvrage en question. Ma préface et mes notes contradictoires désignent suffisamment les points où, mon auteur et moi, nous ne sommes pas d'accord. J'expliquerai, en même temps, pourquoi j'ai traduit ces pages que Matthew Arnold n'a jamais destinées, quand il les a écrites, à prendre la forme d'un livre.

Au moment où venait de paraître dans le *Nineteenth Century* de Londres, il y a déjà longtemps, la dernière des *Etudes* "La civilisation aux Etats-Unis," je lisais ce qui suit, dans une publication périodique de Philadelphie qui, par hasard, m'était tombée sous la main. "Ces quatre articles, mis en volume, constitueraient la meilleure appréciation, *the most discriminating work*, qu'on ait jamais faite sur notre pays."

J'étais en Allemagne, à cette époque, et je dénichai à la bibliothèque publique de Berlin, les quatre numéros de la revue anglaise. Je n'ai pas oublié l'impression que fit sur moi la prose du grand critique et sociologue dont je n'avais rien lu auparavant. Son étude sur le général Grant, si alerte, si piquante, d'une psychologie si sûre et si simple à la fois, fit mes délices. Quel art exquis, me disais-je, de pouvoir extraire de deux lourds volumes rédigés en un style fort décousu (*Mémoires* de Ulysses Grant), un chapitre si intéressant, si fouillé, si complet de l'histoire contemporaine. J'admirai tout dans cet article, l'allure bon enfant, ça et là innocemment caustique; les anecdotes bien choisies, les citations des *Mémoires* habilement espacées et mettant à nu l'âme d'enfant, l'âme de jeunesse, l'âme de l'homme mûr, du généralisme américain :

Le fils d'un tanneur et cultivateur d'un Etat de l'Ouest, sorti, vers la quinzaine, d'une école élémentaire fort primitive, où il n'a guère appris qu'à lire, à écrire et quelques notions d'arithmétique, embrassant la carrière militaire — qu'il quittera plus tard pour des raisons pécuniaires — sans vocation, malgré lui. Puis, sous la poussée des circonstances, une évolution qui fait du cadet presque réfractaire, dans tous les cas, ennuyé, de l'école militaire de West Point, un général énergique, prudent, consciencieux, rempli du sentiment de sa responsabilité, entêté quand il faut l'être et "lorsqu'il a décidé quel clou il faut enfoncer, l'enfonçant

jusqu'à la tête," un général qui peut être comparé à Wellington.

Ajoutez à cela le portrait dextrement enlevé du soldat américain, inférieur à d'autres comme *animal de lutte*, mais intellectuel, versatile, raisonneur et qui sait exercer, aux moments critiques, dix métiers en même temps que celui de combattants. Enfin, l'exposé du côté moral des deux guerres auxquelles Grant a pris part — la guerre du Mexique, la guerre de sécession — la première injuste et provoquée par des flibustiers, amenant la seconde qui en a été la punition; l'influence des institutions d'un peuple sur le caractère des citoyens qui le composent, etc., etc. Non, un critique qui a groupé méthodiquement toutes ces choses en quinze pages d'un numéro de revue, n'est pas "myope."

Les réflexions que m'ont inspirées certains passages du second et du troisième article ont été, je l'avoue, moins agréables, et je comprends la rigueur de l'ardent patriote qu'est le petit-fils de notre grand historien national. Mais la colère qui s'exhale, qui se manifeste, se soulage; et, c'est mon cas. Je crois avoir répondu victorieusement en mes notes au bas des pages, avec le secours d'alliés puissants, aux deux accusations injustes ou grotesques que M. Arnold formule contre nos frères de France.

A propos de "*Victor Hugo moitié charlatan*" que les Français sont ridicules de comparer à Molière, à Shakespeare, à Goethe," j'ai rappelé que l'on ne goûte intégralement dans la musique des vers, que celle qui est modulée dans la langue que nous avons apprise pendant notre enfance; que, de l'avis de tous ses admirateurs le sens du rythme était défectueux chez le fameux critique anglais et qu'il n'a pas su rendre justice aux poètes, ses compatriotes, aux Shelley, Keats, Tennyson; enfin, j'ai cité de l'admirable Jules Lemaître, une demi-page impartiale et pleine d'envolée qui fait justice de la boutade en question.

Quant à ce qui a trait au "culte de la lubricité" dont il a accusé les Français j'ai fait répondre le charmant écrivain anglais M. P. G. Hamerton, l'auteur de *French and English* (traduit en français par M. Labouchère). M. Hamerton qui a vécu longtemps en France, a tenu tellement à être impartial que, sous sa préface, il nous fait part des scrupules qu'il a eus, relativement au titre à donner à son livre : *English and French, French and English*? Il a opté pour le dernier, comme plus euphonique. Voici ce que je cite de lui : — Je demande pardon de me répéter, mais les lecteurs fort nombreux du JOURNAL DE FRANÇOISE, ne sont pas hélas, les lecteurs très clairsemés de ma traduction d'Arnold.

"Les affirmations étranges de publicistes anonymes et irresponsables, méritent à peine notre attention, mais j'ai toujours profondé-

ment regretté, que plusieurs auteurs bien connus et spécialement Matthew Arnold, aient laissé leur patriotisme se manifester par de semblables accusations. En 1885, M. Arnold a écrit sur l'Amérique, un article dans le *Nineteenth Century* et a pris la peine de sortir de son sujet, pour dire que les Français sont actuellement voués au culte de la grande déesse "*La Lubricité*." C'est là un de ces racontars sur la France qui obtiennent facilement créance en Angleterre, parce qu'ils flattent le désir patriotique des Anglais de se sentir meilleurs que leurs voisins d'Outre-Manche...

"Ai-je jamais connu un Français dont on pût dire qu'il était véritablement voué au culte de la lubricité? — Oui. J'en ai connu un absolument adonné à ce vice.... J'ai connu un cas semblable en Angleterre, également. Appliquée à ces deux hommes, l'expression de M. Arnold serait absolument juste. Mais cet état d'âme qui constitue une sorte d'insanité, de monomanie, est rare."

Sont-ils tous strictement vertueux, en France? — continue M. Hamerton. "Non — Sont-ils tous strictement vertueux, en Angleterre? Non." Et dans le parallèle qu'il établit plus loin, il démontre qu'il n'y a que de légères différences dans les mœurs des deux pays. Seulement, dit-il, en résumé, l'Anglais a cet orgueil de vouloir être un peuple moral, et "ni les comptes-rendus des Cours de divorce, ni les témoignages des médecins (en ce qui se rapporte, surtout, à l'armée), ni ce qu'il peut voir de ses yeux même, dans nos rues, ne le convaincront qu'il n'est pas moral." Le Français, lui, n'a pas cette prétention et s'en moque.

Ailleurs, dans la quatrième et dernière étude, Matthew Arnold se montre juste pour notre race, sur un point, au moins : il félicite les Américains d'imiter de plus en plus "*les Français qui sont la grande autorité dans la vie sociale et dans les bonnes manières*. Soyons indulgents ! Quel grand écrivain n'a pas eu son fanatisme particulier et ses préjugés ?

Il n'est pas si tendre que cela pour les Américains et il les flagelle en un style doux et jovial, il est vrai, mais avec de dures vérités. Il fait l'éloge de leurs institutions, rend justice à l'égalité presque parfaite qui règne chez eux et aux bons effets qu'elle produit. Lisez les pages charmantes qu'il a écrites à ce sujet, relativement aux manières des dames américaines, comparées à celles des dames de la bourgeoisie anglaise et sur le mot *esquire* dont il se moque.

A l'époque où il a écrit ces articles (1884-1888), les symptômes fatidiques qui se manifestent depuis quatre ou cinq ans dans la République, n'existaient pas; les concussions éhontées, les scandales comme ceux du Tammany Hall, n'étaient connus que d'une minorité; les grèves, les conflits entre le capital et le travail n'étaient que des accidents et pas, comme aujourd'hui, un état presque normal; M. Arnold